

chaient le tapis ; puis, lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien son ouvrage qu'on avait ainsi arrangé, au lieu d'entrer dans une grande fureur, comme Sophie s'y attendait, elle se mit à rire.

— Si mon père voyait cela, s'écria-t-elle, comme il se moquerait de moi ! « C'est bien fait, me dirait-il, pourquoi avez-vous des chats ? »

En parlant ainsi Églantine ramassa les morceaux de son dessin, les jeta au feu pour qu'il ne restât aucune trace du crime de sa chère Sophie ; puis elle se remit à dessiner, et recommença un second paysage comme s'il n'était rien arrivé. Il était impossible de lire sur son visage la moindre impression de dépit.

Cependant Sophie sortit bravement de sa cachette, espérant que sa vue exciterait la colère de sa maîtresse, et qu'après l'avoir un peu grondée, elle lui dirait enfin : « Sophie, je te pardonne » ; mais Églantine ne la gronda point.

— Cache-toi bien vite, lui dit-elle ; mon père va venir ; tu sais qu'il n'aime point les chats.

Et Sophie s'éloigna triste et découragée.

CHAPITRE 8^{me}.

ENCORE UNE EPREUVE.

Quelques jours après, l'espoir revint dans son cœur. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Sophie aperçut une superbe guirlande de roses que l'on venait d'apporter à l'instant.

La femme de chambre avait eu l'imprudence de la poser sur l'oreiller du lit, pendant que le coiffeur arrangeait les beaux cheveux d'Églantine, qui, assise devant une toilette, ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle.

Sophie vit que l'instant était favorable ; sa maîtresse devant aller à un grand bal pour lequel on semblait se parer plus qu'à l'ordinaire, cette guirlande était un objet de la plus haute importance ; donc c'était elle qu'il fallait immoler ; il fallait l'attaquer sans plus tarder. Si Églantine avait supporté patiemment la perte de ses bonbons et de son paysage, elle ne pouvait être insensible au massacre de sa guirlande.

(A CONTINUER.)

LES JEUX.

(Suite.)

Crédules et superstitieux, les joueurs rendraient des points aux enfants qui ont peur de croquemitaine.

— Toutes les fois que monsieur coupe, murmurait un financier, je suis sûr de perdre.

— Monsieur, disait un joueur malheureux à un spectateur dont la figure ne lui revenait pas, je ne suis pas assez riche pour que vous restiez près de moi.

Pour rien au monde les uns ne joueraient sur telle table, les autres dans telle pièce. Ceux-ci changent de cartes ou de dés à chaque coup, ceux-là attribuent leur *veine* ou leur *déveine* à certaine partie de leur costume. Pierre soupire après la pluie qui lui porte bonheur ; Jean appelle de tous ses vœux le beau temps, qui seul le fait gagner. Les uns ne jouent que la nuit, les autres ne jouent que le jour. Bien des femmes ont été délaissées parce que les hommes les accusaient d'être leur mauvais génies au jeu.

Est-il rien de comparable au supplice du joueur qui a tout perdu et à qui l'on refuse de jouer sur parole ? il reste là, cloué à sa place, immobile, les yeux fixés sur les cartes ; il les dévore. Il joue en lui-même, il adopte un côté, et ce côté est toujours heureux. Il eût regagné, il eût refait sa fortune. Quel guignon !

En 1725, à Bayonne, un capitaine du régiment d'Auvergne perd au billard jusqu'à son dernier sou. Capitaine de fantassins, peintres et poètes, n'inspirent que peu de confiance aux prêteurs. L'officier rongea son frein en silence ; une bille à la main

il la mordait, et passait sa rage sur elle. Il l'introduisit dans sa buoche, on ne peut la lui retirer, et il mourut.

Les anciens étaient peu conséquents avec eux-mêmes. Ils rendaient un culte au dieu du vol et du jeu ; il adoraient des divinités libertines et ivrognes, et ils s'étonnaient, ils s'affigeaient de l'immoralité du peuple. De temps en temps, pour réparer les mauvaises exemples donnés par les dieux, ils leurs prêtaient des actions sublimes. Quelle belle décision ils ont mis dans la bouche d'Éaque, l'un des trois juges infernaux !

Claude, l'empereur des romains, était aussi l'empereur des joueurs. Tant qu'il vécut, on encensa ces vices et ses dissolutions ; une fois mort, la vérité arriva jusqu'à lui. On prétendit qu'à son entrée aux enfers il avait été condamné par Éaque à ramasser perpétuellement les dés des joueurs. Que de haute raison dans ce supplice infligé au joueur, et être le valet de ceux qui jouent ! Un empereur ! quelle humiliation ! Quel enseignement pour les hommes !

Le jeu inspire des mots pleins d'une énergie sauvage qui étonne et effraye. Ce n'est plus l'homme qui parle, c'est la passion ; la plus terrible des passions, la plus poignante, la seule éternelle. L'amour disparaît avec le temps et la satiété ; la passion du jeu ne s'assouvit jamais. Entendez, voyez cet homme : il joue, il perd le pain de ses enfants ; il est fou. La maison brûle, lui annonce-t-on. Tant pis pour elle, répond-il. Il resterait à jouer et à brûler,